

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

LE ZÉPHIR.

Enigme qui n'en est pas une.

Quoiqu'appellé Zéphir, ma saison est l'hiver,
Toujours auprès des fleurs pourtant je me balance,
L'amant de Flore et moi n'ont pas de différence,
Comme lui je suis fils d'une Nymphe et de l'Air,
Mais mon règne finit lorsque le sien commence.

Vous avez déjà deviné, cher Journaliste, et vos lecteurs devineront aussi facilement que vous que je suis le danseur de société par excellence. Cette lettre n'est donc pas pour vous, mais je voudrais, par la voie de votre Journal, faire connoître à mon frère que je ne suis pas ambitieux, que je ne veux pas empiéter sur ses droits; qu'il me tarde même de déposer à ses pieds ma couronne. Vrai, j'ai assez regné, nous partageons l'empire mon frère et moi, ainsi qu'*Étéocle et Polinice*; mais régner est fatigant, et mon frère devrait bien venir m'arracher le sceptre. Dites-lui que les roses de salon, autour desquelles j'ai voltigé tout cet hiver, commençant à se flétrir et étant prêtes à périr de fatigue, et que celles des jardins attendant pour éclore qu'un souffle plus agréable leur annonce le retour de leur ami, il est instant qu'il paroisse, car sans cela nous allons nous trouver sans roses et sans fleurs. Faites-lui savoir, je vous prie, que Frascati, Tivoli, l'Elysée, les Folies Beaujon, Ruggieri, Tortoni, hôtes aimables, chez lesquels il s'est tant joué l'année dernière, soupiraient avec impatience après son retour. Dites-lui que la plus belle des Parisiennes est allée à sa campagne où elle lui avoit donné rendez-vous; il y a quinze jours, et qu'elle meurt d'ennui de ne pas le voir arriver; dites-lui que Paris est fatigué de spectacles, que nos bons acteurs demandent du repos, que les cuisiniers réclament des petits pois, que les amans désirent le feuillage un peu plus épais, que les gourmets voudroient voir un peu moins d'eau dans leur vin futur, que les élégantes demandent à faire paroître leurs robes un peu plus échancrées, et le retour de cette saison qui permet de montrer ces formes que

L'hiver oblige de cacher sous des schalls , des fichus , des colletes , des fraises , etc. dites-lui que les gourmands sont désespérés de ne voir encore aucune cerise , point de guignes , point de fraises , point de groseilles , point d'abricots , point de poires , etc. Dites-lui enfin , faites-lui bien entendre que son frère n'en peut plus , qu'il ne bat que d'une aile , qu'il ne fait plus que des terre à terre , qu'il va y avoir un interrègne , que la lassitude va me contraindre d'abdiquer , que le monde est menacé d'une anarchie ; et vous savez , Monsieur , que pendant l'anarchie point de fruits , point de fleurs , point de gazon , point de verdure ; mauvais tems , Monsieur , toujours mauvais tems. On ne crée rien et tout est détruit ; vous le savez , nous le savons tous , et mon frère le créateur devrait le savoir comme nous. Engagez-le donc , Monsieur le Journaliste , à paroître ; il est tems qu'il se rende à nos vœux et qu'il m'invite ; car voici ce qui m'est arrivé l'autre jour.

On m'apprend , dans une société , que des danseurs arrivés de province vouloient me disputer le sceptre de la légèreté. Rassemblés dans un salon étrusque , ils conspiroient déjà contre moi ; j'entendois le bruit qu'en tombant sur le parquet faisoit la lourde masse de leurs corps anti-aériens. C'est assez vous dire qu'ils dansoient. Je cours au chef d'orchestre : la gavotte , lui dis-je , et toute l'assemblée en chœur répéta , la gavotte. Je m'avance , tenant par la main ma Flore , Mad. *** ; tout le monde la connoît , je n'ai pas besoin de la nommer ; nous battons un 6 , nous nous élançons encore quelques pas , et nous chassâmes les Autans , les Eurus , les Borée , et tous les vents du nord et du midi venus pour me disputer l'empire. Que mon frère en fasse autant , qu'il chasse devant lui tous ces frimats de nivôse , de ventôse , de germinal , etc. et qu'une température plus saine et plus douce annonce que la saison de la promenade a succédé à celle de la gavotte. Tout le monde l'en remercia , mais personne plus sincèrement que son frère et co-régnant ,

ZÉPHIR , le cadet.

A N A N I N E P ***.

Pourquoi cette danse légère ,
 Ces pas voluptueux tracés par les amours !
 Ah ! Nanine , sans secours ,
 Seriez-vous moins sûre de plaire !
 Contre mille dons enchanteurs
 Nul ne cherchoit à se défendre ;
 Pourquoi ces accens séducteurs ,
 Ce goût si pur , ce chant si tendre !
 Au milieu d'un cercle jaloux
 Pourquoi sur l'ivoire mobile
 Promenant votre main agile ,
 En tirer des accords si doux !
 D'un crayon moëlleux , d'une touche facile

Pourquoi, surpassant le burin
 Sous vos doigts délicats animer le vélin,
 Et d'ouvrages charmans décorer votre asyle !
 Cruelle ! quel art désolant,
 Et quelles perfides amorces !
 Eh quoi ! de votre abord touchant
 Croyez-vous le poison sans forces ;
 Ou trouviez-vous l'effet trop lent !
 De tous les talens qu'on admire
 Faut-il y joindre encore le prestige brillant !
 Ah ! Nanine, pour tout séduire,
 Vos regards et vos yeux n'ont que trop de pouvoir ;
 Pour vous aimer et n'oser vous le dire,
 C'étoit bien assez de vous voir.

ERNEST DAUGÉ.

Exceptons un très-petit nombre d'hommes qui n'ont avec les femmes que des rapports passagers, et qui sont assez malheureux pour ne pas les apprécier, tous ceux qui ont le bon esprit de partager leur existence avec elles, ont senti qu'après plusieurs liaisons différentes ; la femme, véritablement faite pour les dominer, les subjuquoit en paroissant, et qu'elle obtenoit, par sa seule présence, ce que d'autres avoient inutilement tenté par la séduction la plus calculée. L'empire qu'une femme prend alors sur nous, ne tient point à la beauté, à l'esprit, aux agrémens ; souvent même aux yeux des autres, elle ne possède pas ces qualités, à un degré très-éminent : c'est un charme secret, un accord intime entre votre ame et celle de l'objet aimé. Il semble que les qualités de cette femme soient de nature à n'être devinées, appréciées que par l'homme qu'elle séduit. C'est presque un son qui n'est entendu que de votre oreille, des mouvemens aimables qui ne répondent qu'à votre cœur.

A L'ESPÉRANCE.

O D E.

Douce et séduisante Espérance,
 Dont le baume consolateur
 Adoucit la triste existence
 De la victime du malheur ;
 Unique appui de l'infortune,
 Source de joie et de plaisirs,
 Viens chasser la crainte importune,
 Et les pénibles souvenirs.

Ainsi que l'humide rosée
 Ranime les fleurs, au matin,
 Lorsque, de la terre embrasée,
 Sirius entr'ouvre le sein ;
 Ainsi, divinité propice,
 En pénétrant au fond des cœurs,

Tu sais réparer l'injustice
D'un destin fécond en rigneurs.

Quand , sur une mer orageuse ,
Le pilote erre , au gré des vents ;
Par toi , son ame courageuse ,
Brave l'effort des éléments.
Sans tes salutaires prestiges ,
Le guerrier languit abattu :
Ta voix enfante des prodiges ,
La crainte enchaîne la vertu.

En vain , la fièvre , l'indigence ,
Les maux sans cesse renaissans ,
Pensent ébranler la constance
De ceux qui t'offrent leur encens.
Tu veilles auprès de leur couche ,
Ton flambeau brille devant eux ;
La plainte expire sur leur bouche ,
Et l'avenir rit à leurs yeux.

L'amant , le poëte , ô déesse !
Ont aussi part à tes bienfaits ;
Souvent , guidés par ta promesse ,
Ils marchèrent droit au succès.
O jour fortuné pour ma lyre ,
Jour par mon cœur tant souhaité ,
Où , tout bas , tu viendras me dire :
« Tes vers plairont à la beauté ! »

J. P. CHEVALIER-SAINT-AMAND.

DE LA FATUITÉ.

Voyez-vous cet homme dont la parure est recherchée , dont le sourire est dédaigneux , qui a de l'impertinence dans le regard et fort peu d'idées dans la tête , c'est un *fat*. On le remarque , parce qu'il déplaît , et il est fier de ce qu'on le remarque : si vous daignez lui parler , à peine il vous écoute ; il vous interrompt pour parler d'autre chose , et cependant il veut être poli ; il vous fait des excuses d'un air distrait , comme vous demandant la préférence pour ce qui l'occupe ; il affecte la bonhomie , il joue la simplicité , et toutes ses manières annoncent tous les genres de prétention. S'il cause avec un homme spirituel , il ne s'abonneroit pas à n'être que son égal ; s'il aborde une jolie femme , il a l'air de lui dire : *Madame , je vous plais : hé bien ! soit , je le veux bien*. Parle-t-on politique , littérature ? son silence obligé , parce qu'il ne sait rien , est celui d'un juge qui va prononcer.

La révolution avoit fait disparaître toutes ces demi-teintes de l'orgueil , de la vanité. Nous avons eu pendant dix ans des caractères entiers , l'orgueil dans toute sa férocité , toutes les fureurs de l'envie , de l'ambition , de la cupidité. Le retour de l'ordre

a radouci les couleurs du désordre ; il recommence à se vêtir , à se parer , à se polir , et la fatuité reparoit comme dans les beaux jours de la monarchie.

L'ordre des impertinens est répandu dans tous les états de l'Europe ; par-tout on trouve des êtres ridicules , vains , présomptueux , et ce qu'on appelle des *petits-mâtres* : mais le vrai *fat* ne se rencontre qu'en France ; c'est une production indigène. Un Allemand , un Anglais , un Hollandais ne pourroient , avec la meilleure volonté du monde , imiter la fatuité de nos jeunes gens , leur manière d'entrer dans un salon , de passer en revue toutes les femmes , de se parler à l'oreille en ricanant , et de se rengorger dans leurs cravattes , comme pour prendre possession de tout leur mérite et le bien mettre en évidence : il y a un certain air de tête , un coup-d'œil d'intelligence , qui sont pour eux comme le télégraphe ; ils se disent par signes : *Comme celle-ci est laide ! comme celui-là est sot ! il n'y a que nous d'aimables parmi tous ces gens-là.*

Il est assez plaisant que la langue française se refuse à faire partager aux femmes cette imputation de fatuité qui paroît être du genre masculin. Nous avons là , nous autres hommes , un triste privilège. On dit un *fat* et non pas une *fate* , et véritablement la sottise de ce caractère se déploie sous d'autres formes chez les femmes ; quelque ridicules qu'elles puissent être dans leurs prétentions , elles n'ont jamais le ton , l'air et les manières qui caractérisent un fat.

C'est cependant à la mode , à son empire absurde , à ses succès honteux que nous devons la fatuité : on ne fait pas attention que l'esprit , la raison étant répartis parmi les hommes à fort petite dose , il est impossible que la tourbe ne soit gouvernée par des sottises , si on ne lui impose le joug des habitudes et des manières raisonnables. C'est bien la peine de faire et de souffrir des révolutions , pour revenir aussi naïvement à toutes les absurdités qui les préparent. Au lieu de discipliner la jeunesse , on lui laisse reprendre l'empire. Quoi ! nous sommes les contemporains de Robespierre et de Marat , et déjà la fatuité a ses coudées franches et va reprendre le haut du pavé ! Je veux faire une pétition au tribunal , pour l'engager à provoquer une loi contre la fatuité ; car je trouve le danger pressant : je suis effrayé de la marche rapide de nos jeunes gens , qui font des progrès étonnans.

(Publiciste.)

LES PLAISIRS DU PALAIS-ROYAL.

Que le Palais-Royal est un séjour charmant !
De Paris , en petit , c'est l'image parfaite ;
Chaque arcade présente un nouvel agrément ,
Et souvent une seule offre moisson complète ;
Dans le haut , le plaisir et s'achète et se vend ;
Au-dessous , un docteur qui se dit fort savant

Pour guérir tous les maux , annonce une recette ;
 Que paie au poids de l'or le crédule chaland ;
 Plus bas , au trente-et-un , passe-dix ou roulette ,
 Le joueur désœuvré peut perdre son argent ,
 Et trouver , sans sortir , sans augmenter sa dette ,
 A l'entresol un juif , français très-obligéant ,
 Qui , sur de bons effets , loyalement lui prête
 Des louis de fabrique à quatre-vingt pour cent ;
 Et si du tapis vert devenant la conquête ,
 Il veut quitter la vie avec un air décent ,
 Sous la porte en sortant , un armurier honnête ,
 Prévenant son désir officieusement ,
 Lui vend un pistolet pour se casser la tête.

A. C. L. FORGET.

PLAINTES AMOUREUSES D'OPHÉLIE ,

*Traduites de l'Italien en 1554 , par Louise l'Abbé , surnommée
 la belle Cordière.*

Air : *Je suis Lindor.*

J'ai tout perdu , j'ai perdu ce que j'aime.
 Las ! je n'ai plus que larmes à verser !
 Pour le trouver où puis-je m'adresser !
 Ne saurois vivre en ma douleur extrême.

Rendez-le moi celui-là que j'adore ,
 Gentils objets qui l'avez su ravir.
 Quand les rigueurs , hélas ! me font mourir ,
 Rendez-le moi , je veux l'aimer encore.

Du trait aigu dont par lui fus blessée ,
 Amour a dit que ne puis plus guérir :
 Mais le voyant , j'aimerais de souffrir ;
 Et cet espoir console ma pensée.

Si le rencontre , aimable tourterelle ,
 Attire-le par tes gémissements :
 Puis lui diras : Prends pitié des tourmens ,
 Des pleurs d'amours d'une amante fidelle.

Oiseaux des bois , si vient pour vous entendre ,
 Imitiez-bien les chants de ma douleur ;
 Puis rappelez à l'aimable trompeur ,
 Cet air touchant que lui seul put m'apprendre.

Si , par hasard , traverse la prairie ,
 Zéphirs légers , venez le caresser ;
 Mais doucement et sans trop le presser :
 Lors semblerez aux baisers d'Ophélie.

Si veut cueillir une rose naissante ,
 Rose d'amour , laissez-lui ce plaisir ;
 Point n'opposez votre épine au désir :
 Plus ne craignez l'œil jaloux d'une amante.

Plus douce, hélas ! que n'est la colombe,
 Près des échos je retiens mes soupirs ;
 Lorsqu'en secret je plains mes déplaisirs,
 Je crains encore de passer pour rebelle.

O Dieu d'amour ! ô toi qui fus mon maître !
 Qui bien m'appris d'aimer si tendrement !
 Dis à l'ami... qu'*Ophélie*, en mourant,
 Pour mieux l'aimer voudroit encor naître.

LA NOUVELLE CRÉATION,

OU LE MONDE COMME JE LE VOUDROIS.

Air du *Petit Matelot*.

Si je créais un nouveau Monde,
 D'abord, moi, je ne voudrais pas
 Que cette machine fût ronde,
 Tout en iroit mieux ici bas,
 Pourquoi voit-on chaque minute
 Des choses déranger le cours ;
 C'est qu'il faut bien que tout culbute
 Dans un lieu qui tourne toujours.

En unissant la femme à l'homme
 Je ne leur donnerois qu'un cœur,
 Et ne voudrais pas qu'une pomme
 De leurs enfans fit le malheur.
 A leurs traits ôtant la grimace,
 De leur sein arrachant le fiel,
 Leur ame seroit une glace
 Qui réfléchiroit un beau ciel.

Je voudrais pour prix de ma peine,
 Au lieu de cent cultes divers,
 N'en voir qu'un seul de qui la chaîne
 Me soumettroit tout l'Univers.
 Sublime idée ! elle m'enflamme ;
 Tout devant moi viendrait plier...
 Ah ! qu'il est cruel d'être femme
 Et de ne pouvoir pas créer !

Mad. PERRIER.

LOGOGRIPE.

Je suis avec ma tête un commun aliment,
 Sans lequel bon repas, pourtant, ne se fait guère.
 Ma tête à bas, je suis une rivière,
 Et je nomme un département.

Vie privée du maréchal de Richelieu, contenant ses amours et intrigues, et tout ce qui a rapport aux divers rôles qu'a joués cet homme célèbre, pendant plus de 80 ans. 3 vol. in-12 de plus de 1550 pages. Nouvelle édition. Prix 8 fr. brochés, et 11 fr. port franc. A Paris, chez Buisson, libraire, rue Haute-feuille, n°. 20.

M O D E S.

Quoiqu'il pleuve chaque jour, nos élégantes ne sortent qu'en robe blanche et en bas blancs. A la vérité, la robe est courte, et avec les bas blancs, elles mettent des souliers noirs. Ces souliers sont, à l'ordinaire, attachés avec des rubans noirs. On garnit toujours le bas des robes et le bord des tuniques juives en chicorée. On fait les juives en mousseline brochée ou en organdie. Les fraises n'avoient pas encore été aussi communes; on en voit de plissées dans quelques boutiques, mais on ne les porte que chiffonnées. Le blanc n'est pas moins en usage pour les coëffures que pour les autres parties de l'ajustement. On emploie rarement la perkale, parce qu'elle est trop épaisse pour la saison; mais on fait beaucoup de capotes en organdie et en batiste; les unes à côtes, les autres bouillonnées, toutes très-profondes. Excepté dans la grande parure, on porte les gants longs, en batiste. Les capotes des modistes sont à peu-près de la forme de celles des lingères; on en voit beaucoup en petit taffetas gros vert, garnies en chicorée. Tantôt ces capotes sont piquées à quadrilles, tantôt bouillonnées, souvent elles sont cannelées. Le nombre des cornettes de tulle brodé est diminué. On porte beaucoup moins de voiles que l'année dernière. Les élégantes de la première classe ont supprimé, dans leurs coëffures en cheveux, cette touffe ou huppe, qu'elles ne trouvoient jamais assez grosse au-dessus du front. Quelques coëffeurs renferment dans un réseau de *chefs* clinquans le *chou* de nattes qui se trouve derrière la tête, et fait partie des coëffures de la dernière mode.

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N°. 476.

Ces cheveux sont en partie postiches; il est rare qu'une femme porte perruque entière, mais très-commun qu'un diminutif de perruque soit ajusté derrière la touffe de cheveux qu'elle a fait réserver au-dessus du front, ou que des mèches plates et des nattes postiches soient collées sur sa tête tondue. Le fichu est fermé par-devant comme une guimpe, et porte, autour du col, une petite garniture de tulle frisé. La robe est de petit taffetas couleur de chair. Cette robe a une queue. Aux deux extrémités règnent de petites broderies de soie plate. Dans la grande parure, on voit encore des tailles hautes et des queues. Ce n'est que dans la grande parure qu'une femme élégante ne porte pas de fraise. De loin en loin, on voit des coulisses de robes drapées sur le sein, au lieu d'être froncées.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n°. 132, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.